

Le cosmisme prolétarien¹

CATHERINE BRÉMEAU

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la question d'un homme nouveau se pose au niveau individuel et collectif, sur le plan social mais aussi mystico-philosophique. La question sexuelle se trouve au cœur du débat, en préambule aux réflexions sur le sujet.

Dans la population, de nombreuses sectes, souvent religieuses, offrent une variante populaire aux théories des philosophes. Affirmant détenir une vérité plus essentielle que celle débattue par les élites dominantes, jugées trop citadines et « capitalistes », elles s'opposent à elles dans une confrontation rappelant la querelle des anciens et des modernes, des mystiques et des rationalistes, des romantiques et des naturalistes. La question du sexe et de la famille est venue s'immiscer dans le débat politico-social, jusqu'à prendre une place prépondérante². Parmi les sectes en vogue, on trouve en Russie les *kehljsty*, qui pratiquaient l'ascèse sexuelle tout au long de l'année, avec une période de défoulement lors de grandes fêtes, et

1. Cet article reprend en partie des éléments de la thèse : C. Gachon-Brémeau, *La Poésie prolétarienne russe, 1914-1925*, soutenue à Paris VIII en 2000.

2. Voir A. Etkind, *Sodom i Psixexja : očerki intellektual'noj istorii Serebrjanogo veka* [Sodome et Psyché : esquisses de l'histoire du Siècle d'Argent], M., IC Garant, 1996.

les *skeptsy* ou *castrats* qui prônaient la castration volontaire. Les variantes sont nombreuses qui vont de l'abstinence la plus complète au débridement des sens, liées à la fois aux recherches spirituelles et aux théories féministes de libération de la femme.

Les sectes religieuses ont oscillé entre la déification et la diabolisation du corps – et de la nature, vantant les mérites de la castration, sinon à la lettre du moins en esprit ; « pour renoncer au vieux monde, il fallait se châtrer – littéralement ou du moins "spirituellement" », étape indispensable pour atteindre une « renaissance totale de l'homme », capable alors de devenir « magnifique comme une vierge et fort comme un dieu »³. Il est à noter que la plupart de ces mouvements populaires rejetaient la cellule familiale et la propriété privée, ce qui avait pu faire dire à Lénine en 1903 qu'ils avaient leurs racines dans « le communisme paysan » et qu'ils relevaient de « la protestation politique sous emballage religieux »⁴.

C'est sur ce fond à la fois populaire et intellectuel que vient se greffer le mouvement prolétarien dont les revendications politiques et sociales sont inséparables de l'élaboration d'un homme nouveau. En témoignent deux œuvres de la première décennie du XX^e siècle, *Question maudite*⁵ de Gastev et *L'Étoile rouge*⁶ de Bogdanov, à côté desquelles il faut aussi mentionner *La Confession*⁷ de Gorki, où ce dernier répond à Tolstoï après avoir subi l'influence de Fiodorov sur le problème de l'immortalité.

Chez Alexeï Gastev, qui a vingt-deux ans lorsqu'il publie en 1904 son récit au titre révélateur, la morale sexuelle est au centre de la réflexion. Son héros Vassili, un double de l'auteur à certains égards, mène à trente ans une vie austère, entièrement consacrée à améliorer la vie sociale. Se restreignant dans tous ses besoins personnels, il proclame la nécessité de « résister à l'attirance sexuelle » afin de donner libre cours à l'épanouissement et au « triomphe » de l'être humain. Cet écrit de jeunesse permet de mieux comprendre comment Gastev envisage la notion de « surhumanité », pour la mettre au profit de la société.

3. *Ibid.*, p. 105.

4. V. I. Lenin, *Polnoje sobranie sočinenij v 55 tomach* [Œuvres complètes en 55 vol.], M., Izd. Polit. Lit., 1958, t. IV, p. 228.

5. A. Gastev, *Prokľjatij vopros* [Question maudite], Genève, éd. de l'auteur, 1904, publié sous le pseudonyme d'A. Odynokij.

6. A. Bogdanov, *Krasnaja Zvezda*, SPb., Izd. S. Dorovatovskogo i A. Čarušnikova, 1908 [1919].

7. M. Gor'kij, *Ispoved' in Id.*, *Polnoe sobranie sočinenij v 25 t.* [Œuvres complètes en 25 vol.], M., Nauka, 1971, t. IX.

Quatre ans plus tard, Bogdanov publie *L'Étoile rouge*, roman d'anticipation dont l'action se situe sur Mars, où il est difficile de distinguer les hommes des femmes, car ni le nom ni le vêtement n'indiquent leur sexe, la langue elle-même ne portant aucune marque de genre. Tous sont vêtus d'un ample costume ; le héros venu de la terre, Lenni, est stupéfait d'apprendre que son ami médecin, Netti, est une femme, ce qui rend l'amour possible entre eux. Cela permet aussi à l'auteur de nous faire part de ses réflexions sur le mariage et en particulier sur la polygamie, « supérieure à la monogamie en ce sens qu'elle donnait aux gens une plus grande richesse dans leur vie privée et une plus grande variété dans leur hérédité »⁸ (on connaît les recherches de Bogdanov en hématologie et amélioration de la race humaine). Il considère la monogamie comme un frein aux sentiments ou aux relations personnelles et comme une limitation liée à des conditions économiques dépassées⁹. Mais la préférence de Bogdanov va à la restriction des rapports sexuels, pour que ses héros puissent se consacrer plus pleinement et efficacement à leurs recherches. Il affirme en effet « que pour le gigantesque travail intellectuel de Menni, que pour le plein développement de ses capacités géniales, l'abstinence physique était si possible nécessaire »¹⁰.

Le thème de la consommation sexuelle envisagée comme un obstacle aux plus hautes réalisations de l'homme dans sa marche vers l'immortalité, se trouve également dans la nouvelle *La Confession* de Gorki, proche alors de Bogdanov (1908). Pour le héros Matveï, malgré les sentiments fraternels qu'il éprouve pour les femmes et malgré le plaisir qu'elles lui ont parfois procuré (ou à cause de celui-ci ?), les relations charnelles empêchent l'homme de pénétrer les mystères divins : « S'il n'y avait pas l'attirance de la chair qui engloutit en elle les forces supérieures de l'esprit humain, peut-être l'homme atteindrait-il l'immortalité ! »¹¹.

Ce préambule sur la question sexuelle chez Bogdanov et Gorki, les organisateurs du mouvement prolétarien, ou chez Gastev, le poète-théoricien de l'homme nouveau, veut rappeler l'importance de ce thème au plus intime de l'individu, pivot d'une nouvelle réflexion sociale et métaphysique dans le processus de transformation qui va de l'ouvrier citoyen du monde à l'homme de l'univers,

8. A. Bogdanov, *L'Étoile rouge*, trad. C. Prokhoroff, Lausanne, L'Age d'homme, 1985, p. 17.

9. A. Bogdanov, *Krasnaja Zvezda*, *op. cit.*, ch. III.

10. A. Bogdanov, *L'Étoile rouge*, *op. cit.*, p. 123.

11. M. Gorkij, *Ispoved'*, *op. cit.*, p. 303.

l'homme cosmique, et ce d'autant plus qu'il sera souvent occulté par la suite par les poètes qui se revendiquent du mouvement, éloignés de par leurs origines et leur culture tant de Vladimir Soloviov que de Nikolai Fiodorov.

Que savons-nous des poètes prolétariens ? Ce sont des déracinés qui se veulent les représentants d'une catégorie sociale et qui ont souvent emprunté un pseudonyme, le plus stéréotypé possible (comme « L'ouvrier Petrov » à Nijni-Novgorod). Beaucoup ont un nom qui n'est qu'un prénom suivi d'un suffixe patronymique, c'est le cas de Kirillov, de Guérassimov, de Platonov, mais aussi d'Alexandrovski ou de Semionovski. D'autres ont choisi un pseudonyme qui exprime la douleur de leur condition, comme Goremyka (du mot « chagrin »), ou Bezymenski (« sans nom »). « Kirillov n'est pas un nom propre à cet auteur, mais un collectif » dira par la suite le critique Ingoulov¹². Ils se sont souvent cachés derrière ces noms d'emprunt, mus parfois par des contraintes policières, mais ensuite et surtout par choix idéologique, se recomposant ainsi une biographie. Ils donnent en fait l'impression de n'avoir vécu que dans la communauté prolétarienne qu'ils ont célébrée et dans la seule décennie de leur production poétique.

Ils ont quitté leur village, la campagne et leur famille alors qu'ils étaient très jeunes, entre dix et treize ans, pour aller travailler dans les faubourgs ouvriers des grandes villes où ils ont vécu dans des foyers, de façon très précaire. Surmontant un déracinement géographique et psychologique, ils mènent une vie d'errants, de vagabonds, au gré du travail qu'on leur propose. Kirillov quitte à dix ans les grandes plaines de la Russie pour aller à Odessa, puis se faire engager comme mousse sur un bateau en mer Noire. Guérassimov commence à travailler à la construction de voies ferrées à l'âge de neuf ans, avant de voyager à travers l'Europe, un temps mineur de fond dans les mines de Nancy ou en Belgique¹³. Loin de leur famille, de leur patrie et de toutes leurs attaches, « broyés par l'usine, unités anonymes dans le mécanisme de l'exploitation industrielle », ils sont en quelque sorte des « mutilés »¹⁴.

Ces déracinés génétiquement, affectivement et socialement, sont alors à la recherche d'une appartenance. Même leur naissance, biologique au départ, devient peu à peu « construite », métapho-

12. S. Ingoulov, « O živom človeke » [De l'homme vivant], in *Na Postu*, 4, novembre 1923, p. 81.

13. Il rencontre Lénine à Helsinki en décembre 1907.

14. J. Pérus, « De l'usage du mot "prolétariat" en littérature », *Europe*, 575-576, *La littérature prolétarienne en question*, mars-avril 1977, p. 11-12.

rique et presque idéologique. Au moment où Klytchkov chante qu'il est né dans une épaisse forêt, sa mère étant partie cueillir des framboises, Essénine « dans une couverture d'herbe », la plupart de ceux que nous étudions disent être nés en ville, coupés de la nature. Dans la courte autobiographie qui précède *Les Profondeurs bleues* [Golubaja glubina] où il ne cache pas ses convictions prolétariennes, Platonov indique : « Je suis né en 1899 au Hameau des Cochers, dans la banlieue de Voronèj ». Et quoiqu'aimant la campagne « à la folie », il avoue ne « l'avoir jamais vue jusqu'à douze ans »¹⁵. Il n'y a pas une page de description de la nature dans les romans de Bogdanov. Et loin de s'intéresser à la nature, les poètes prolétariens jettent le discrédit sur elle. Elles sont dorénavant « oubliées, les odeurs des herbes et des fleurs printanières ... ». C'en est fini de chanter le ciel ou « le chant du grillon », ces symboles sont désuets. « Ça suffit de chanter les rossignols, la lune », clame Obradovitch¹⁶. Non seulement ce n'est pas un thème poétique, mais c'est même un anti-thème. Très symboliquement, répondant aux injonctions de l'époque, Asséiev clame en 1922 sa préférence pour le rossignol d'acier dont le chant surpasse en puissance et en longévité celui des prés et des bois. Son poème se termine par : « Voici le rossignol d'acier !/ Et mettez les empaillés sur l'étagère... »¹⁷.

Le poète affirme ainsi, non sans une certaine provocation, la supériorité de la technique (appelée par Gastev « l'ingénierie ») sur la spontanéité, et de la machine sur le vivant ; sur le plan littéraire, l'art de commande, fabriqué, ne détruit pas la vraie poésie. Les usines, les grues et les ponts l'emportent sur toutes les beautés de la nature. Cette dernière n'est donc plus la première éducatrice des sens et de la personnalité, au contraire de la technique. Les prolétariens ont été conçus et sont nés au milieu des machines. Guérassimov : « Ma mère m'a mis au monde ici /À l'usine, au bruit d'une

15. A. Platonov, *Golubaja Glubina* [Les Profondeurs bleues], Krasnodar, Burevestnik, 1922, p. 5. Sauf indication contraire, les poèmes ont été traduits par nous-même.

16. S. Obradovitch, « Proletarskie Poëty » [Les poètes prolétariens], 1922, in *Proletarskie poëty pervyx let sovetskoy èpoxi* [Les poètes prolétariens des premières années de l'époque soviétique], L., Biblioteka poëta, 1959, 2^e éd., p. 324. Dans la suite de cet article, cet ouvrage sera noté en abrégé *PPPLSE*.

17. N. Aseev, « Stal'noj solovej » [Le rossignol d'acier], traduit par Henry Deluy in *Poésie russe, Anthologie du XVIII^e au XX^e siècle*, présentée par E. Et-kind, Paris, Maspero, 1983, p. 402.

machine »¹⁸. Et il a ensuite grandi « dans un temple de fer » ; un autre, Bezymenski, va plus loin, indiquant qu'il a été conçu dans les entrailles de l'usine, où le rythme des machines a joué le rôle à la fois de la mère qui l'a porté et du père, éliminant du même coup, ou reléguant à un plan secondaire, la filiation naturelle :

De béton, de soleil et d'acier, je suis forgé ;
 Mon père, constructeur cosmique sans face,
 Dans le sein des usines, dans le cœur des machines
 Je fus conçu et porté, moi, ouvrier...¹⁹.

Kirillov dit aussi : « Aux opprimés de tous les pays/ La terre entière est l'unique mère »²⁰. Exit donc la maternité naturelle, du moins métaphoriquement. Andreï Platonov le dit sans ambages, de lui et de ses compagnons :

Nous ne vivons pas, nous marchons et nous mourons
 Comme si nous étions les fils d'un autre père.
 Ici et là des étrangers, nous mettons le feu
 À la terre morte d'un bout à l'autre.
 Aucune mère ne nous a mis au monde
 Aucun n'a tenu la main d'une fiancée²¹.

Après la naissance, l'éducation : si dans le vacarme des machines, l'individu est d'abord assourdi par cette « cuisine infernale » (selon les mots du critique Keldych), dépossédé de la sorte de sa psychologie individuelle, il devient peu à peu envoûté et transformé. En réaction à « *l'écho des pins* » de Kliouev, Guérassimov se dit « enchanté et enflammé » « Quand les moteurs grincent et grondent », et que « Les sirènes sifflent et les métaux tintent »²². Platonov témoigne :

18. M. Gerasimov, « Ia ne nežnyj... » [Je ne suis ni tendre...], 1920, in *PPPLSE*, p. 204-205.

19. A. Bezymenski, cité et traduit par B. Goriély in *Les Poètes dans la révolution russe*, Paris, Gallimard, 1934, p. 86.

20. V. Kirillov, « Zarubežnym brat'jam » [À mes frères étrangers], 1917, in *PPPLSE*, p. 228.

21. A. Platonov, « Poxod » [La Croisade], in *Id.*, *Golubaja Glubina*, *op. cit.*, p. 5.

22. M. Gerasimov, « Ia ne v raznežennoj prirode » [Non pas dans une nature amollie...], 1917, in *PPPLSE*, p. 192.

[...] Le grondement et le rythme des machines en action nous émeut et nous inspire plus sûrement que mille génies du son. La flamme d'une forge ou le corps noirci d'un moteur font naître en nous plus de couleurs que tout le barbouillage des peintres...²³.

Exit ainsi tout l'intime et le psychologique, résidu d'une mentalité qualifiée de « bourgeoise ».

La poésie prolétarienne sonne aussi le glas de la poésie amoureuse. « La prière et l'émoi amoureux » (référence à Anna Akhmatova) sont définitivement catalogués comme des caractéristiques de la condition aristocratique en déclin²⁴. « Le prolétariat a déjà renvoyé aux oubliettes l'amour de deux cœurs »²⁵, clame Pomorski quand Kirillov n'hésite pas à dire qu'« Amour » est devenu un mot risible »²⁶. Reste l'amour *komsomol*, l'amour entre camarades de combat, l'amour comme expression d'un besoin sexuel, hors de toute entreprise de séduction. Dans l'union d'un couple, Bogdanov ne voit que le résultat d'une simple « attirance ». C'est dans ce cadre et avec ces limites que les prolétariens hésitent entre liberté sexuelle et ascèse amoureuse. La position de Platonov sur le sujet est un peu différente, plus idéaliste. S'il se fait apôtre de la chasteté, c'est en envisageant une renaissance existentielle qui devrait permettre l'union symbolique entre l'homme, la femme et le monde²⁷.

Quand Alexandrovski reconnaît : « Il n'y avait pas place en ces jours pour une vie personnelle »²⁸, c'est le concept même de « nature humaine » qu'il envisage comme dépassé, au profit d'un nouveau « moi » radicalement nouveau, souvent fabriqué. Les besoins humains, très limités, se résument au pain et à la fraternité... Gastev affirme que le prolétaire

23. A. Platonov in *Revoljucija duxa* [La Révolution de l'Esprit], cité d'après Michel Heller, *André Platonov en quête du bonheur* (Thèse Paris Sorbonne, 1980, p. 20).

24. Voir G. Lelevič, in « Anna Axmatova », *Na postu*, 2/3, 1923, p. 186.

25. A. Pomorski, « Cvety vosstanija » [Les Fleurs de la révolte], P., Éd. du Proletkul't, 1919 et la recension qui en est faite par V. Poljanskij in *Proletarskaja Kul'tura*, 9/10, 1919.

26. V. Kirillov, « Zarubežnym brat'jam » [À mes frères étrangers], 1917, in *PPPLSE*, p. 228.

27. Voir C. Gachon-Brémeau in *La Poésie prolétarienne russe, op. cit.*, p. 304-305.

28. V. Aleksandrovskij, in *Zvon solnca* [Le tintement du soleil], M., Kuznica, 1923, I, p. 14.

n'a pas de personnalité individuelle, il y a des pas égaux, normalisés, des visages sans expressions, une âme dénuée de lyrisme... Nous allons vers une manifestation objective, telle qu'on ne l'a encore jamais vue, des choses, des foules mécanisées et d'un grandiose époustouflant, à découvert, qui ne connaît rien d'intime ni de lyrique²⁹.

Nulle aspiration spirituelle non plus, nul besoin religieux : l'homme a évacué Dieu avec les vieilles croyances. Entre des dizaines d'exemples, citons Loguinov : « Nous avons donné son congé à dieu/Nous avons fait nos comptes avec les popes »³⁰ ou Anna Barkova : « Criminelle, je fais sauter les églises,/Et je danse, intrépide, dans les flammes »³¹. La nouvelle organisation sociale remplace la religion et « À la place de Dieu on met l'homme – l'homme travailleur. [...] Nous sommes nous-mêmes notre dieu »³², répètent-ils tous, à la suite de Gorki et des « constructeurs de Dieu ». Dans *La Confession*, présentée comme le nouvel « Évangile du prolétariat », Gorki avait voulu montrer que le collectif humain, solidaire, fortifié par le progrès scientifique et la technique, était la nouvelle religion de l'humanité, la nouvelle incarnation divine. Dorénavant, c'est un « Messie de fer » emblématique que chantent les prolétaires.

Le voici le Sauveur, le maître de la terre,
Géant aux forces titanesques,
Dans le bruit des courroies, dans l'éclat des machines,
Nimbé de soleils électriques. [...]
Là où résonne son cri impérieux,
Les entrailles de la terre s'entrouvrent,
Les montagnes s'effacent devant lui,

29. A. Gastev, « O tendencijax proletarskoj kul'tury » [Des tendances de la culture prolétarienne], in *Proletarskaja Kul'tura*, 1919, 9-10, p. 45.

30. I. Loginov, « Na Ural ! » [À l'Oural!], 1919, in *PPPLSE*, p. 429 (« Dali otstavku my bogu / I rassčitalis' s popom... »).

31. Anna Barkova citée par L. Taganov in *Prosti moju nočnuju dušu... Kniga o Anne Barkovoj* [Pardonne mon âme nocturne... Sur Anna Barkova], Ivanovo, Talka, 1993, p. 41 (« Ia – prestupnica, ja cerkvi vzryvaju,/ I u plameni, bujstvuja, pljašu. »).

32. P. Bezsalko, « K voprosu o ponimanii proletarskoj kul'tury » [Sur la question de la compréhension de la culture prolétarienne], in *Grjaduščee*, 3.

Les pôles se rapprochent en leurs extrêmes³³.

Si le Messie a des dimensions planétaires, le prolétaire est, lui, citoyen de l'univers. Plus de patriotisme donc, désigné comme l'ennemi à côté de l'individualisme. À la Révolution mondiale correspond la poésie de l'Univers, aux dimensions cosmiques, voire titanesques. Le prolétaire, travaillant dans une usine céleste, « va vers de nouveaux soleils et de nouveaux mondes »³⁴. Le poète exalte les ouvriers : « Au puits de la Grande Ourse nous avons / Attrapé le bonheur du Libre Travail »³⁵, ou encore : « Envolez-vous, allez les hommes / Sur Mars, Orion, et la constellation du Lion / Et que votre respiration soit libre / Et que la tête ne vous tourne pas »³⁶. Il va jusqu'à prophétiser « Nous amènerons sur les cratères de la lune / Les flèches d'acier des rails rouges », sans craindre la grandiloquence : « Sur les canaux de Mars / S'élèvera la Tour Karl Marx / Brillante comme un geyser de feu »³⁷. Platonov n'est pas en reste, qui affirme : « Trouant le ciel d'un marteau en colère [...] / Par le feu nous dévierons les planètes »³⁸. De la sorte, le prolétaire élargit son monde du village à l'usine, des fabriques au monde, de la cellule communiste à l'univers, de la solitude existentielle à la fraternité mondiale. Le seul « moi » qui mérite d'être chanté est donc le moi universel, cosmique, celui que magnifie Gastev dans *Ma vie* ou dans *Poésie de frappe ouvrière* en même temps que le travail collectif.

Dans ce concert prolétarien, Anna Barkova voit la *Femme de l'Avenir* comme une amoureuse cosmique.

Je le sens, je le sens, ils sont des millions à respirer
 Sur des millions de planètes fébriles,
 Qui envoient à leur sœur la Terre, en plein émoi,
 Toute à sa création, un salut triomphal.

33. V. Kirillov, « Železnyj Messija » [Le Messie de fer], 1918, in *PPPLSE*, p. 233. La traduction de ce poème est donnée en annexe in C. Gachon-Brémeau, *La Poésie prolétarienne russe, 1914-1925, op. cit.*, p. 67-68.

34. V. Aleksandrovskij, cité par Z. Papernyj in *PPPLSE*, p. 43.

35. M. Gerasimov, « Oktjabr' » [Octobre], 1919, *PPPLSE*, p. 203.

36. N. Poletaev, « Polëty ran'se i teper' » [Envois autrefois et maintenant], 1923, *PPPLSE*, p. 340.

37. M. Gerasimov, « My pobedim, klokočet sila... » [Nous vaincrons, une force bouillonne...], 1918, *PPPLSE*, p. 197-198 (Marx y rime avec Mars !).

38. A. Platonov, « À l'univers » [Vselennoj] in *Golubaja Glubina, op. cit.*, p. 6.

Unissons-nous à l'univers sans retour
 En un éternel baiser d'amour ! [...]
 Dans les bras de l'univers je me jette,
 Lassée des limites terrestres,
 De mes millions de bras, j'enserrerai les mondes
 De mes millions de cœurs je les pénétrerai!³⁹.

La pensée a pour champ l'univers, et l'imagination des poètes saute à travers les espaces interstellaires. Le cosmos, voilà l'échappatoire qui permet une vie radicalement nouvelle, au-delà des anciennes utopies, il vient remplacer la vie de l'au-delà, il devient le lieu de la future immortalité collective. Dans *L'Étoile rouge*, à travers des héros parfaitement méthodiques et rationnels, au contraire des terriens limités par leur sens de la propriété et leur individualisme, Bogdanov décrit une organisation idéale dont il voudrait reproduire le modèle sur la terre.

Au milieu des autres prolétariens, la figure d'Alexis Gastev (1882-1941), le poète du fer, semble particulièrement représentative. Membre du Parti des Sociaux-Démocrates en 1901 (ou 1900) puis du Parti bolchevique jusqu'en 1908, il cache son engagement politique sous plusieurs noms d'emprunt, dont le plus usité est Lavrenti (mais aussi Lavrentiev, Stepanov, Verchinine ou Ivanov). Il est à Paris en 1905, puis retourne en Russie en toute illégalité. À Ivanovo-Voznessensk, le « Manchester russe », il organise cette même année la première grève ouvrière de la ville, qui dure douze jours et à laquelle participent 40 000 ouvriers. Il teste là ses dons d'orateur : bien que d'aspect malingre, il enflamme les foules, il se révèle un prodigieux agitateur. C'est à Petrograd en 1914, dans l'immense complexe industriel Siemens-Halsk, modèle de puissance et de gigantisme qui lui rappelle sans doute Paris, qu'il écrit son célèbre poème *Le fer nous fait grandir*⁴⁰. Il poursuit ses voyages, connaît l'exil (en Sibérie), demeurant un itinérant, un agitateur politique professionnel sans enracinement. Il n'a de cesse de prôner l'internationalisme, affirmant : « *Ma patrie est partout* ». En avril 1917,

39. A. Barkova, « Grijaduščaja » [La femme de l'avenir], 1921, in *Anna Barkova... Věčno ne ta*, M., Fond Sergeja Dubova, 2002, p. 23. Voir aussi C. Brémeau, *Anna Barkova. La voix surgie des glaces*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 62.

40. A. Gastev, « My rastëm iz železa » [Le fer nous fait grandir], 1914, *PPPLSE*, p. 148 ; B. Goriély a traduit le titre de ce poème par : « *Notre racine est dans le fer* », et il en donne la totalité dans *Les poètes dans la révolution russe, op. cit.*, p. 121.

après la révolution de Février, il revient à Petrograd. À trente-quatre ans, il est élu Secrétaire général au Congrès panrusse des ouvriers de la métallurgie. En 1918, paraît son premier recueil *Poésie de frappe ouvrière*⁴¹, premier volume à être publié par le *Proletkult* de Petrograd, ce qui en montre l'importance idéologique ; il bénéficie immédiatement d'une grande popularité et suscite de profonds espoirs au sein du mouvement prolétarien⁴². Ses poèmes sont remarqués tant par les ouvriers que dans les milieux intellectuels. Plusieurs ont fourni la base de mises en scène, comme *La Tour*⁴³ ou *Le fer nous fait grandir*.

Posant les principes d'un nouvel art prolétarien, Gastev fait paraître des articles où il exprime ses conceptions artistiques. Dans son véritable manifeste, *Des tendances de la culture prolétarienne*⁴⁴, il se présente en idéologue, en « constructiviste social » qui n'est pas sans rappeler le futuriste Marinetti, il prétend « mécaniser la vie » en étendant son champ d'action sur toute la planète, puis au-delà des limites de la terre. Il pense que l'homme sera un jour capable de « labourer des milliers de verstes à travers marais et forêts [... et de] chasser les neiges du pôle, d'inverser le sens des courants chauds dans les océans et d'adoucir le climat polaire »⁴⁵. Il célèbre la naissance de l'homme collectif en qui se fondent toutes les individualités. Les usines sont des laboratoires où s'élabore l'homme de demain. Tout y est accompli par les machines et celles-ci règlent la vie dans sa globalité : nourriture, entretien domestique, questions esthétiques, intellectuelles, relations sexuelles ; la psychologie est standardisée, dans l'étroite dépendance des conditions de vie et de travail, et ne garde rien d'individuel.

Quant à la forme, Gastev prône avant tout la « technicisation du mot ». Son style se rapproche de celui des écrivains futuristes, lui faisant trouver grâce aux yeux de Khlebnikov. Ce manifeste de Gastev est un moment important dans la pensée prolétarienne et suscite de larges échos et débats. Bogdanov lui-même le juge trop

41. A. Gastev, *Poèzija rabočego udara* [Poésie de frappe ouvrière], P., Éd. du Proletkul't, 1918.

42. En 1922, K. Balmont fait paraître « Poèzija rabočego molota » [Chant du marteau ouvrier], dont le titre sonne comme une réponse à Gastev.

43. A. Gastev, « Bašnja » [La Tour], *PPPLSE*, p. 151-54.

44. A. Gastev, « O tendencijax proletarskoj kul'tury », *op. cit.*

45. A. Gastev, « Ekspress » [L'Express], 1913-1917, *PPPLSE*, p. 171.

[est’], [požrat’], [glotat’], [progлотit’]. L’homme avale le fer pour le faire passer dans ses muscles, il l’assimile en son corps qui est, avant l’usine, le lieu des métamorphoses. Le corps est un contenant, un récipient, il est nourri comme une machine, comme des fours s’ouvrant tout grands pour brûler et absorber le charbon, comme l’était l’usine dont il convient de garder la vision d’une immense « gueule ». L’ouvrier n’est plus seulement « la blouse bleue » et « les mains calleuses » mais, « ... géant nourri/ Au suc rouillé du minerai »⁵¹, il devient l’homme à la « peau de bronze » [bronzovokožnyj]⁵², résume Guérassimov.

Cette symbolique du vocabulaire est essentielle, et pour les poètes prolétariens, la transformation de la chair en métal revêt la même importance que celle du pain et du vin en corps du Christ dans la tradition chrétienne. « Nous buvons le vin des hauts-fourneaux »⁵³, écrivait déjà Alexandrovski. Les « hauts-fourneaux » se font calices, d’autant plus que la traduction la plus exacte serait « à même les hauts-fourneaux », car le métal en fusion qui nourrit est le vin divin, celui qui permet la transformation la plus profonde, spirituelle en même temps que physique et qui fait participer à l’élaboration du monde. Il apporte en prime la joie dans cette communion créatrice : « Je bois la joie à plein verre »⁵⁴. Le fer a donné à l’homme sa malléabilité. Le fer a pénétré les muscles de l’homme, les rendant semblables à des « rails », et l’énergie de l’acier a empli son âme⁵⁵, tandis que son cœur se métallise aussi, devenant un véritable « moteur » fonctionnant au « mercure brûlant »⁵⁶. Ses nerfs et ses épaules sont « d’acier », un sang « de fer » coule dans ses veines. Si les parties du corps sont métalliques, elles sont assemblées comme les rouages d’un mécanisme, reliées par le sang et les nerfs qui font office de courroies de transmission, elles-mêmes en métal mais animées par la chaleur. Un cerveau mécanique sera bientôt implanté à tous les habitants de la planète quand

51. M. Gerasimov, « Pesn’ o železe » [La chanson du fer], 1917, *PPPLSE*, p. 188.

52. M. Gerasimov, « Stanok » [La machine-outil], 1922, *PPPLSE*, p. 209.

53. V. Aleksandrovskij, « My » [Nous], *PPPLSE*, p. 95 (« *My p’jëm vino iz domennyx pečej* »).

54. V. Aleksandrovskij, « Radujus’ vzlëtam... » [Je me réjouis de l’envol...], 1918, *PPPLSE*, p. 78 (« *...ja radost’ polnym bokalom / P’ju...* »).

55. A. Gastev, « My posjagnuli » [Nous avons fait main basse], 1917-1919, *PPPLSE*, p. 158.

56. V. Aleksandrovskij, « Dve Rossii » [Les deux Russies], 1920, *PPPLSE*, p. 92.

passera le « semeur de fer » de l'avenir⁵⁷. Et Bezymenski clame de son côté : « Notre âme est une usine / Notre cœur un cubilot vivant »⁵⁸.

Les métaphores disent l'expansion des corps : « Nous n'avons pas d'ailes ?/Nous en aurons ! Elles naîtront... dans l'explosion de nos ardents désirs »⁵⁹.

Et point ne suffit d'un corps de fer, mais aussi l'âme sera métallique. À la suite de Gastev, c'est Platonov qui le proclame : « Allumant au monde une autre lumière,/Nous doterons les hommes d'âmes de fer »⁶⁰. De la sorte, l'homme est en devenir vers sa pleine réalisation, il aura des possibilités infinies. L'être nouveau résulte d'une fusion au sens le plus concret, sous l'action du feu, entre tous les ouvriers pris collectivement, corps, âmes et pensées avec le métal. Des brasiers géants surgit la vie, immensément puissante. Les poètes utilisent des verbes empruntés à la métallurgie, « se fondre » ou « être soudé » [slit'sja], [spajat'sja].

Il est difficile de comprendre où est la machine et où est l'homme.
Nous nous sommes fondus avec nos camarades de fer, ensemble
nous avons créé une nouvelle âme du mouvement où l'homme et
la machine sont inséparables ⁶¹

dit Gastev, le champion de cette conception d'une nouvelle race d'hommes.

La suite, c'est la marche vers l'immortalité, et la perte de l'humain. Gastev s'enthousiasme : « le chaudron de l'univers [...] donnera naissance à des êtres nouveaux qui ne porteront plus le

57. A. Gastev, « Manifestacija » [La manifestation], 1917-1919, *PPPLSE*, p. 185. En écho à Gastev ces paroles de Maïakovski : « Les cœurs sont aussi des moteurs. / L'âme aussi, habile force motrice », in Vl. Maïakovski, « Le poète c'est un ouvrier », *Vers et Proses*, traduit par Elsa Triolet, Paris, Les Éditions Français Réunis, 1957, p. 167-68.

58. A. Bezymenskij, in « K solncu » [Vers le soleil], P., 1921, p. 27-28.

59. A. Gastev, « My idëm » [Nous allons], in I. Ežov & E. Šamurin, *Russkaja poëzija XX veka, Antologija russkoj liriki, ot simbolizma do našix dnej* [La poésie russe du XX^e siècle, anthologie de la poésie lyrique russe, du symbolisme à nos jours], introd. de V. Poljanskij, M., Novaja Moskva, 1925, p. 424 (« Kryl'ev net ? / Oni budut. Rodjatsja... Vo vzryve gorjačix želanij »).

60. A. Platonov, « Vselennoj » [À l'univers], in *Id., Golubaja Glubina, op. cit.*, p. 6.

61. A. Gastev, « My vmeste » [Nous sommes ensemble], 1913-1917, *PPPLSE*, p. 160.

nom d'hommes »⁶². La disparition de l'humain et du monde (« la dernière heure a sonné pour tout l'univers »⁶³), c'est aussi celle de l'âme, dit Platonov qui, sous le triomphalisme, ne cache pas une certaine nostalgie.

La période cosmiste des prolétariens est courte. Certains d'entre eux protestent déjà au début des années 1920 contre le côté excessivement abstrait de ce romantisme planétaire, éloigné des réalités. Bezymenski le déclare ouvertement, dans un poème qui marque la fin d'une période : « C'est bien de lancer les planètes comme des projectiles, / De chanter le cosmos en électropoèmes », mais, continue-t-il, « saurez-vous regarder l'homme de demain ? »⁶⁴. De même, le critique Ingoulov se demande où est « l'homme vivant », en regrettant que le collectif l'ait « avalé »⁶⁵. L'unité est bel et bien rompue entre les différents membres venus du *Proletkult*, et elle a achoppé en grande partie sur le cosmisme. La création en 1921 de l'Association panrusse des écrivains prolétariens (VAPP) (dont la revue *Kouz'nitsa* est l'expression officielle), n'a pas suffi à masquer les différends.

Il n'est pas anodin que parmi les écrivains évoqués ici, Andreï Platonov et Anna Barkova aient repris ce thème des relations sexuelles pour fustiger le mythe de l'homme nouveau mécanisé dans deux anti-utopies datées de 1926, *Antisexus*⁶⁶ et *Un Mari en acier*⁶⁷, montrant ainsi la distance qu'ils avaient prise avec les illusions prométhéennes de l'époque, et anticipant la dissidence de leur vie.

Meudon

62. A. Gastev, « My posjagnuli » [Nous avons fait main basse], *op. cit.*, p. 158.

63. A. Platonov, « Večer mira » [Le soir du monde], in *Id.*, *Golubaja Glubina*, *op. cit.*, p. 17. La traduction de l'ensemble du poème est donnée en annexe à : C. Brémeau, *La Poésie prolétarienne russe, 1914-1925*, *op. cit.*, p. 127.

64. A. Bezymenskij, « Poëtam "Kuznicy" » [Aux poètes de « La Forge »], 1922, cité par G. Lelevitch, in *Na postu*, 5, 1924, p. 166.

65. Ingoulov S., « O živom čeloveke » [De l'homme vivant], *op. cit.*, p. 91 (« kollektiv progлотil živogo čeloveka »).

66. A. Platonov, *Antisexus* publié pour la première fois in *Novyj Mir*, 9, 1989, p. 168-174.

67. A. Barkova, « Stal'noj muž », *Krasnaja Niva*, 21-22, 1926. Voir la traduction que nous en avons donnée in *Lettres Russes*, 31, 2003, p. 8-16.